

À la recherche de semences

Ondjaki

Ondjaki, écrivain angolais, est auteur de romans, de nouvelles, de poèmes et de littérature de jeunesse. Il a fait des études en sociologie (Lisbonne) et un doctorat en études africaines (Italie). Il a, entre autres, remporté le prix Jabuti (principal prix littéraire au Brésil) dans la catégorie jeunesse pour son livre *GrandMère DixNeuf et le secret du Soviétique* (2021) ; le prix José Saramago (Portugal) pour *Les transparents* (2015) et le prix Littérature-Monde en France dans le cadre du festival Étonnants Voyageurs, toujours pour *Les transparents*.

En naviguant à travers plusieurs genres littéraires, Ondjaki fait de la diversité une sorte de signature avec laquelle il cherche à marquer son itinéraire, sans jamais renoncer pour autant à un certain rythme angolais qui définit sa cadence. Nous pouvons trouver les signes de cet attachement à son pays d'origine à travers la conservation d'un langage qui refuse la norme lusitanienne et imprime à la langue portugaise les matrices orales de la tradition culturelle de sa terre natale.

Étroitement lié à Luanda, sa ville d'origine et aussi la scène de ses premiers récits, ceux qui l'ont accompagné pendant le processus de formation de l'écrivain qu'il est devenu, Ondjaki comprend l'espace comme un élément structurel d'importance majeure, une préoccupation qui l'associe à la tradition littéraire d'Angola. Dans sa meilleure production, l'incorporation de la géographie peut être vue comme la partie d'un mouvement d'appropriation du sol du pays et d'une invitation à la réflexion sur l'utopie et ses transformations. Ainsi, si dans *Bonjour camarades* (2004), il nous fait parcourir une ville encore généreuse qui laisse entrevoir une mélancolie naissante, dans *Les transparents*, il nous invite à chercher l'équilibre parmi les décombres d'une ville ayant fait de l'exclusion sa mesure sociale.

ramant dans le noir, à la recherche de semences

“et la semence dans le noir / ramant vers la racine [...]”
manoel de barros

1. *le germe*

l'enfance

tout près du bruit des choses en état de pré-chose ;

près c'est presque tout : le désir, l'innocence, faire-les-choses-pour-la-première-fois ; savoir lire les nuages et croire au courant du vent.

luanda était petite : par l'enfance, la ville rentre dans ta rue, avec tes amis,

tes aînés, ton école, les limites de la géographie affective. les bêtes à proximité et les arbres proche des yeux.

bêtes qui rampaient dans les jardins ; bêtes qu'on voyait pour la première fois, en tordant cette langue portugaise qu'on inaugurerait : libellule devenait « la belle lulle » et elle volait avec l'espoir de retrouver son reflet dans une flaque d'eau. elle, la « la belle lulle », viendrait se poser dans un de mes poèmes une vingtaine d'années plus tard.

;

et les chats ? ...

ce n'était pas que moi. c'était pareil pour toute la rue et toutes les rues que je connaissais : personne n'aimait les chats vagabonds qui habitaient notre enfance.

« mais la vie corrige les choses, lentement... », dirait quelqu'un.

dans tous les quartiers il y avait des chats qui marchaient en liberté afin de voir si le soleil s'était déjà couché, dans tous les quartiers, il y avait des chats pour apprendre aux étoiles les cris nocturnes de sensualité et de marée haute ; il y avait des chats qui signalaient les cartons, faisant office de poubelles, par la façon, tantôt discrète tantôt explosive, dont ils tâtaient leur contenu. « ce qui est du carton pour certains, c'est du luxe pour d'autres... », dirait un chat à un autre.

et nous, les enfants de mon quartier dans les années 80, à Luanda, je l'avoue, nous n'aimions pas les chats.

et cela n'était pas tout.

2. le noir

il y avait des histoires pires que celles de ma rue.

je dois avouer des choses, et que le courage soit avec moi : nous essayâmes de tuer non seulement un, mais plusieurs chats. plus d'une personne, dans notre rue, avait une carabine à air comprimé.

j'en ai eu une. j'en avais une.

la mienne avait été à mon cousin, Nitó, plus connu comme Sankarah. la mienne sommeillait depuis longtemps dans le placard, et j'allais parfois la chercher pour un « coup sec » : elle n'avait pas de plomb.

quelqu'un m'en donnait un ou trois. parfois. ils étaient épargnés. des tirs à distance moyenne. après le déjeuner. avant d'aller faire les devoirs. une façon d'attendre à la Trinitá, l'ami cow-boy du gros Bud Spencer. mon moment à moi était celui des deux heures de l'après-midi. mon père en train de dormir pendant vingt et quelques minutes. les soeurs distraites. ma mère sortie à nouveau.

ma chambre. ma terrasse. l'arme de Sankarah. les trois plombs que quelqu'un m'avait donnés. ma terrasse avec la poussière et une abeille qui de temps à autre m'expulsait de là.

j'apportais la chaise. j'attendais assis sur la terrasse, en regardant une sorte de face à moi. je ne pouvais pas tirer pour rien. j'avais très peu de plombs. et l'arme de Sankarah, à vrai dire, n'avait plus beaucoup de pression. au cours des années, les tirs que j'ai réussis sur des chats, à cinq ou dix mètres de moi, semblent ne jamais avoir été de grande efficacité. c'était juste à la peau que ça faisait mal, ainsi pensais-je. « cela lui faisant mal à la peau, il se réveillera... », et ils s'en allaient, il n'y avait pas le temps de répéter le tir.

même de loin, je visais la tête. ou les yeux. et je ratais la cible.

et le chat se réveillait. et reprenait sa vie.

et moi la mienne, étudier après le déjeuner, peut-être aller au cours d'éducation physique de 15h à 17h. aller et venir avec les amis, causer des tirs de la semaine, mentir aux autres en leur disant que nous en avions réussi beaucoup plus qu'en réalité. cela n'était peut-être pas mentir. c'était peut-être une façon de lire tout cela, là-bas, dans le carrefour de l'enfance.

il faut bien dire les choses : à plusieurs reprises j'ai tiré de loin. une seule fois j'ai tiré de tout près.

c'était sur une autre terrasse, dans la chambre de mes sœurs. et le chat dormait. entre la bouche du canon et lui, il y avait beaucoup moins de dix mètres. beaucoup moins de cinq. et j'ai eu, je vous jure, l'espoir qu'il se réveille.

j'étais en mission de reconnaissance. j'ai détecté l'ennemi. j'ai reculé pour aller chercher l'armement dans ma chambre. et dans l'autre tiroir, la munition. un plomb je transportais toujours le plomb sous la langue. pendant que j'avançais, lentement, vers la terrasse de la chambre de mes sœurs, j'exécutai ce mouvement précis avec les bras : c'était une séquence qui, ensuite, divisait l'arme en deux, justement pour comprimer l'air. on laissait le canon semi-ouvert. le plomb sort de la bouche. entre dans le petit trou. tout est prêt. on ferme le canon avec un mouvement précis, comme dans les films. on évite d'avoir le doigt excessivement proche de la gâchette, au moindre toucher la balle est tirée.

j'ai eu l'espoir qu'il n'y était plus. je ne sais pas si j'ai fait du bruit avec les pieds au moment de me rapprocher de la berme de la terrasse. je n'ai fait aucun bruit avec l'arme, puisque que tous les manipulations avaient été déjà exécutés.

je n'ai pas d'autre moyen de le dire. j'ai visé. et le chat ne s'est pas réveillé. j'ai tiré. et le chat ne s'est plus jamais réveillé.

des années sont passées après ce moment.

3. la racine

parfois le pli du temps s'étire et corrige les choses.

c'est arrivé longtemps après ces années-là. j'habitais un autre pays, une autre rue, un autre temps même. et la tante avec qui je vivais a amené une chatonne à la maison. elle s'appelait Marron.

rarement tranquille dans les premiers jours. elle avait pour habitude de tourner en rond à grande vitesse, et ce zigzag erratique sur le parquet, jusqu'à ce qu'un saut la rapproche du canapé et, avec un nouvel élan pris sur ma tête, ou celle de ma tante, elle s'envolait jusqu'aux rideaux. attachée ainsi par ses petites pattes antérieures, elle se laissait glisser, très lentement, vers le sol. et ma tante souriait. et moi, je disais que cette chatte méritait très vite une bonne fessée.

je n'ai jamais frappé Marron. je n'ai jamais voulu lui tirer dessus.

je n'ai jamais exactement su ce que je ressentis dans les premiers jours de son arrivée. ma tante craignait ma coexistence avec la chatte. nous n'avons quasiment pas parlé sur ce sujet. il était évident que Marron habitait maintenant avec nous.

très rapidement, Marron est devenue une chatte lente, ondoyante, affable, tendre, d'un regard délicat, douce dans la façon de frotter sa tête contre la cheville des gens qu'elle voulait saluer. parfois, à l'heure du dîner ou le matin au réveil, et

sans que je l'appelle, elle venait me saluer ou s'asseoir sur mes genoux sans jamais m'avoir demandé si j'appréciais les chats.

un jour, vers deux heures du matin, une rencontre dans le couloir, et cela après deux ou trois nuits de hurlements accentués, a exigé une brève réunion entre ma tante et moi. nous avons conclu, en moins de dix secondes, que Marron pouvait désormais sortir pour faire l'amour, ou bien ce qui lui plaisait, nous permettant ainsi de retourner dormir tranquillement.

nous connaissions le père. non le père de Marron. le père des fils de Marron. c'était un chat énorme, esthétiquement il semblait être né d'un chien robuste, mais petit, qui aurait fait l'amour, ou quelque chose comme ça, avec un renard poilu. le père des fils de Marron était un chat si énorme que nous n'avons jamais su si c'était un chat ou bien un chien. ou un loup.

et Marron était enceinte. et elle est devenue plus lente encore et plus belle. et ses yeux ont changé. et ses pattes aussi. et quelque chose dans le ton châtain de son poil crème-chocolat a changé aussi. et elle devenait pleine et plus heureuse.

je crois que ma tante ne m'a jamais parlé de la façon dont désormais je regardais et m'adressais à Marron. je crois que ma tante, intentionnellement ou pas, me préparait lentement pour le jour de l'accouchement. et cela a été en fin de journée. en tout début de soirée.

au lieu de rester sur la couverture confortable que ma tante lui avait réservée au-dessous des escaliers, Marron se rapprochait progressivement de nous et du canapé. ma tante, qui connaît le regard de chaque bête qui croise le sien, est allée chercher la couverture et nous avons fait de la table basse une nouvelle place pour Marron. et elle a accepté.

et elle miaulait. et ne paraissait pas aller bien. et pour moi il était un peu difficile de la regarder et de ne pas me souvenir de tout ce que j'avais fait auparavant, ou ce que j'avais essayé de faire, à l'égard de ces animaux nommés chats. des animaux prêts à venir au monde. on le sentait.

quelque chose n'allait pas bien. ma tante ne me paraissait pas aller bien non plus. par son regard, Marron semblait nous demander de lui tenir compagnie. et nous sommes restés là, le plus près d'elle, nos mains lui apportant de la chaleur ou des caresses, selon ses besoins.

le premier chaton a commencé à sortir par les pattes arrières. l'état de ma tante, qui ne me paraissait pas aller bien, s'est encore empiré. nous observions le peu que nous comprenions de ce qui se passait. et lorsque ses pattes avant sont apparues, le premier chaton nous donnait l'impression d'étouffer.

la tête était coincée. le corps tremblait. ma tante, angoissée, pleurait et je l'ai encore regardée en me disant qu'elle savait ce que nous devions faire. et ma tante en train de me dire que je devais faire quelque chose. et les yeux de Marron en train de me dire la même chose. que je devais sauver le chat, ce chat. celui qui était presque né.

je ne peux pas dire que je savais ce que je faisais. je peux seulement affirmer qu'il n'y a pas eu beaucoup d'hésitation, j'ai délicatement aidé ce chaton à sortir. en prenant soin de ne pas blesser son cou fragile. en prenant soin de ne pas blesser Marron dans sa condition fragile. elle, Marron, me regardait, en autorisant la manœuvre. elle, ma tante, me regardait, en encourageant la manœuvre. je n'avais jamais réalisé un accouchement d'une chatte, ni n'avais été si proche de la naissance d'un chat. moi, j'avais seulement été proche de la mort d'un chat.

et il est né. et la tante en train de pleurer ou de rire, je ne sais pas bien. et à l'intérieur de moi, j'ai pensé, « parfois, le temps corrige les choses ». et Marron pleurant ou soupirant, je ne sais plus, et tout de suite, c'était évident, nous dûmes nous éloigner pour que Marron lèche le petit qui venait d'arriver. le cou aussi. les mouvements étaient bons. il était bien.

je l'ai baptisé Custoso, qui est sorti péniblement. mais vu que Custoso n'était pas proprement un nom de chat, il est devenu Custódio, l'Ange gardien, le premier fils de Marron.

après sont nées Ioiô, ensuite Ruxa et, enfin, Ana Karenina, plus connue chez nous comme Nina.

de nombreuses heures plus tard, tous les quatre étant déjà bien propres, Marron a accouché de son cinquième chaton, mais il était mort.

et il était bien 22h passées, lorsque nous avons mangé lentement et en silence, moi et la tante, en regardant notre petite Marron qui, il n'y avait pas si longtemps, était encore un bébé, et maintenant mère de quatre enfants, dont Custódio.

je crois que ma tante ne m'a rien dit sur la façon dont désormais je regardais Marron, les chatons, spécialement, Nina. quasiment personne ne pouvait toucher ou caresser Nina. même pas moi.

c'est elle qui m'a choisi.

après l'heure du dîner, pour qu'elle reste sur mes genoux, je devais faire semblant qu'elle n'y était pas déjà. je devais faire semblant que je n'avais pas perçu son entrée dans ma chambre à deux heures du matin, ni sa prise de place à côté de mes pieds par-dessus la couverture. j'ai dû faire semblant de ne pas être ému lorsque, deux ou trois ans plus tard, après avoir quitté cette maison, j'y suis revenu par une fin d'après-midi et, occupant « ma place » sur le vieux canapé, Nina est venue ouvertement s'asseoir sur mes genoux, en me laissant ainsi la couvrir de caresses.

j'avais déjà quitté Luanda il y avait quelques années. j'étais loin de ma rue, je savais parfaitement dans quel placard était rangée la vieille carabine qui avait été à Sankarah, et qui a été à moi par la suite.

j'ai mis des années avant de comprendre la place de ces choses.

dernièrement, mon regard se pose sur les chats, à la recherche de cet espace où l'on peut lire dans les nuages les non-limites de la géographie affective.

en acceptant les bêtes tout près des yeux.

Texte traduit par Priscilla Coutinho. ●